

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



L'Atlantique va-t-il disparaître? Avec Pierre de Boisdeffre, critique de la Revue des Deux Mondes

Charles Atala

Numéro 22, été 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40269ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)
Éditions Jumonville

ISSN
0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Atala, C. (1981). L'Atlantique va-t-il disparaître? Avec Pierre de Boisdeffre, critique de la Revue des Deux Mondes. *Lettres québécoises*, (22), 69–70.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1981

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

dateur » de la S.E.C. Mais pour être « cofondateur » ne faut-il pas être au moins deux ! Où est donc cet autre cofondateur ?

J'ai même la conviction que Victor Barbeau lui-même ne revendique nullement le titre de « fondateur » (il est cependant le fondateur incontesté de l'Académie canadienne-française).

Le *Dictionnaire bibliographique du Canada français* (1974) — dont Victor Barbeau est le coauteur — mentionne trois « cofondateurs » : Bruchési, Lévesque et Barbeau . . . Rien dans la notice consacrée à Maurault.

Samuel Baillargeon, dans *Littérature canadienne-française* (c. 1957) donne Bruchési comme « fondateur » et Barbeau « cofondateur », mais rien au sujet ni de Lévesque ni de Maurault.

Enfin, dans le *Répertoire bibliographique de la S.E.C.* (1954) — dont l'Avant-propos est de Roger Duchamel, alors président général, et la Préface de Jean Bruchési — messieurs Bruchési, Lévesque et Barbeau sont qualifiés de « cofondateurs ». Quant à Maurault, il est mentionné en tant que « président ».

De quoi y perdre son latin . . . Et je pourrais citer bien d'autres sources qui ne feraient qu'emperlifocoter la situation . . .

Et savez-vous ce que l'on m'a répondu lorsque j'ai récemment voulu éclaircir ce détail de l'histoire littéraire du Québec, et rendre justice à Jean Bruchési (« On ne doit la vérité qu'aux absents » — Émile Augier) ? « Peu importe, Bruchési ne viendra pas nous contredire ! »

* M. René le CLÈRE, terminologue de carrière, a été secrétaire général de la Société des écrivains canadiens de 1975 à 1980. Il est maintenant secrétaire général de la Fédération des Alliances françaises du Canada, sous la présidence de Mme Geneviève de la Tour Fondue-Smith.

2-

L'Atlantique va-t-il disparaître ?

Avec Pierre de Boisdeffre,
critique de la Revue des Deux Mondes



Pierre de Boisdeffre

« L'Atlantique a disparu », s'émerveillait Alain Bosquet en 1968 en dédiant sa « Poésie du Québec »¹ à deux de ses amis d'ici. Ces quatre mots, en y comptant l'article, n'ont pas encore rendu tout leur sens et nous en discuterons et discuterons dans quelques instants avec Pierre de Boisdeffre qui ne croit pas facilement aux miracles. Mais demandons-nous auparavant si la littérature québécoise d'aujourd'hui récuse la vision du poète anthologiste de naguère ou si — délit plus grave — elle se complait à l'ignorer. Une intuition plus malicieuse que divinatrice nous dit que la dernière supposition n'est pas la moins plausible. Car comment imaginer qu'une littérature qui ne cesse de s'explorer refuse délibérément d'interroger le reste du monde, l'amenant à son tour à la questionner, alors que depuis Arthur Buies la réalité extérieure n'a plus « l'horizon de tout un continent »² pour seule frontière ? En effet, chez les écrivains et les poètes du Québec lorsqu'elle ne détermine pas leur inspiration avouée l'interrogation sur soi — leur soi littéraire et collectif — est presque toujours lancinante dans leurs oeuvres. Mais leur investigation est condamnée à rester vaine ou à s'épuiser tant qu'elle n'aura pas franchi les bornes commodes de son aire familière pour porter ses recherches sur le terrain d'un non-soi qui peut lui sembler indifférent ou trop éloigné. Les écrivains le sentent comme les critiques et les comparatistes le savent : « toute littérature éprouve périodiquement le besoin de se tourner vers l'étranger ». Le mot est de Goethe, mais « l'étranger » est-il bien ici le terme qui convient pour désigner les immenses provinces où les formes esthétiques de l'écriture française si variée traduisent différemment la pensée, le sentiment et les sensibilités d'une zone particulière d'universa-

lité ? Il n'est pas question de faire un procès à la littérature québécoise occupée à l'exploitation intense de son patrimoine « hic et nunc », immédiat. Ce serait une erreur de s'y livrer. Ce qu'il s'agit plutôt de lui suggérer c'est qu'elle décide d'étendre et d'arrondir son domaine, d'empiéter sur le champ des voisins, ceux-ci étant si proches et si peu regardants que sauter par dessus leur clôture — s'il en est une de dressée — ce ne serait ni « emprunter » ni marauder. Et surtout, qu'en revanche ils viennent ici en faire autant. Nous y voilà !

Être reçu par Pierre de Boisdeffre à 10h. du matin en remuant un tel sujet dans sa tête n'a rien d'extraordinaire. C'est le moment de la journée qu'il consacre à ses visiteurs curieux ou pressés. Après 2h. commencent pour lui les amours de la plume et du papier. Pourquoi chercher à rencontrer cet homme exceptionnellement vif, intelligent, agile à cinquante ans et un peu plus ? Parce qu'informé sur tout, le critique sévère de « La Revue des Deux Mondes » est bien celui qu'il faut interroger lorsqu'on se pose des questions et qu'on est pas sûr de trouver seul les réponses.

En 1950 de Boisdeffre s'intéresse à la « Métamorphose de la Littérature »³ (Grand prix de la Critique) et dès 1966 aux poètes du Québec qu'il inclut pour la première fois dans une monumentale « Anthologie vivante de la Littérature d'aujourd'hui »⁴ devenue classique depuis. En 1978 puis en 1979, il augmente son tableau, revoit ses jugements sans les réviser et n'hésite pas à déclarer à propos des écrits du Québec cette phrase peut-être injuste et en tous cas fatale : « Mais à notre avis seuls Anne Hébert et Saint-Denis Garneau méritent le titre de grands écrivains »⁵. Pour qui connaît Boisdeffre tout est dit. A-t-il méconnu les autres ? Et pourquoi ? De toutes façons, il ne les a ni ignorés ni négligés puisqu'il les nomme. De Marie-Claire Blais à Hubert Aquin, de Gabrielle Roy à Réjean Ducharme, ils sont plus d'une douzaine qu'il n'a pas retenus. À son point de vue ils sont « imparfaits » lorsqu'ils ne paraissent pas « baroques à outrance » ou « somnambules et oniriques . . . à ravir ». Ne lui faisons pas tout de suite une querelle puisqu'à demi-mots il tentera de justifier dans quelques instants l'ensemble de sa position. Et notons qu'on retrouve à peu près les mêmes expressions chez Alain Bosquet⁶ mais pour louer et non blâmer Rina Lasnier, Claude Gauvreau et les autres. Du reste Bosquet ne fait-il pas appel à Chamberland pour le citer en témoignage : « Écrire, ciseler ? . . . Oui, je désespère de toute architecture, de toute organisation, de tout ouvrage . . . Du moins, pour maintenant. » Faisons un dernier rapprochement d'expressions en parcourant dans « Le Monde » la chronique épisodique des « Lettres du Québec » confiée à

Jacques Cellard — un linguiste, ce qui est significatif : « Délire organisé, un peu froid . . . Nous avons perdu l'habitude de ces oeuvres monstrueuses (allusion à « L'Idiot de la famille » de J.-P. Sartre et à « Bonjour, monsieur Melville ») . . . l'avantage va à l'équipe *américaine-québécoise* ».⁷ (Melville interprété par V.L.B.). « L'Amérique » — le mot est lâché, la distance soulignée et la clé fournie. Faut-il en dire davantage ?

Muni de ces prétextes et de ces arguments nous voici face à face avec un Boisdeffre nerveux comme à l'ordinaire et empressé.

Q.- Avez-vous constaté une évolution digne d'être relevée dans la littérature québécoise depuis que vous avez porté votre dernier jugement sur elle en 1979 ?

R.- La société québécoise n'a pas fini de faire son expérience de société éclatée et, à cet égard, il est très intéressant d'observer les à-coups de sa transformation qui se reflètent dans les oeuvres de ses écrivains, de ses romanciers et de ses poètes.

Q.- D'après vous peut-on parler d'une ligne de force *littéraire* précise qui se dégagerait déjà de son évolution ?

R.- Pas encore. Cependant je crois que même sous des formes parfois rénovées la littérature québécoise conserve des traits de populisme et de spontanéisme au moins assez prononcés.

Q.- Pensez-vous qu'elle se trouve engagée dans une certaine direction *intellectuelle* pour ne pas dire politique et sociale ?

R.- On pourrait comparer sa situation actuelle à celle de la littérature française au lendemain de Mai 1968. Elle se fait remarquer peut-être par un excès de sociologisme.

Q.- Vous en décelez sans doute la présence dans les nombreux essais qui paraissent, dans la démarche et les approches de la critique littéraire.

R.- Évidemment. C'est une société qui ne s'est pas encore achevée, qui s'organise. Alors, la tentation est forte, surtout dans un milieu imprégné de scientisme comme en Amérique du Nord.

Q.- Mais cela pourra-t-il produire des oeuvres purement littéraires ?

R.- Vous connaissez mon point de vue sur la question.

Oui, le critique de la Revue des Deux Mondes, l'auteur de « Métamorphose de la Littérature » a une position à la fois ferme et fortement nuancée. Pour lui, l'oeuvre littéraire ne perd pas sa nature en changeant de caractère car celui-ci peut être

accidentel, au sens de contingent ou encore d'accessoire. C'est poser une sorte de canon universel et y rapporter les formes de l'oeuvre en les débarrassant de ce qu'elles ont, précisément, de circonstanciel, d'accessoire. Dans ce sens, « Nouveau Roman », « Antithéâtre », « Nouvelle Critique », structuralismes multiples ne sont que des langages qui correspondent à un changement dans l'expression. Si pour certains, ils annoncent ou consacrent une métamorphose complète de l'art littéraire, cette transfiguration « n'empêche pas que naissent, à l'écart des formules, des oeuvres . . . qui refléteront les vrais problèmes de leur temps . . . Nous parions donc pour la coexistence pacifique et l'émulation de ces deux littératures d'apparence irréconciliable »⁸ Simple contingence ou davantage qu'une langue régionale quand elle habille une oeuvre littéraire ? Boisdeffre a déjà répondu à cette question : « On peut attendre des langues comme le breton, le basque, le catalan, voire l'occitan, des témoignages romanesques qui renouvelleraient le genre. Mais ils ne concerneraient plus notre langue ». Par extension, appliquons ce principe ou ce point de vue à l'écriture québécoise distinctive et songeons à Jacques Brault lorsqu'il aspire à se faire entendre « en d'étranges et familières contrées ».

À partir de là, Pierre de Boisdeffre répondra à deux dernières questions :

Q.- D'après vous, quelles promesses le Québec peut-il apporter à ce qu'on appelle la « littérature française » à part l'exotisme et des inventions de langages lorsqu'elles ne sont pas de simples « échappatoires verbales » ?

R.- Des concepts nouveaux s'ils coïncident avec un génie attaché à l'universel.

Q.- Comment jugez-vous la situation de la littérature française à l'heure présente ?

R.- Elle n'a pas fini d'être soumise à l'impact des événements de Mai 1968. Ils continuent de développer leurs effets alors qu'en même temps une réaction se produit. Tout d'abord Mai a déclenché en France un déferlement des sciences humaines sur la littérature. Avec Leroy-Ladurie et d'autres aussi importants que lui, nous avons assisté à l'entrée de la « Nouvelle Histoire » dans le domaine que j'appellerai public. Elle conjugue plusieurs disciplines comme la sociologie, l'ethnologie, l'économie. Puis sont arrivés les « Nouveaux philosophes » en réaction contre le marxisme, ensuite la « Nouvelle Droite », produit indirect de Mai et, enfin, un mouvement de retour au roman traditionnel et aux autobiographies s'est dessiné puis accusé et affermi. Il s'agirait d'un renouvellement par réflexe d'équilibre.

En France et dans son orbite intellectuelle et littéraire, retour donc du pendule ; au Québec, le balancier poursuit sa course en avant . . . Au critique rigoureux, au classique libéral pour qui ne sont valables en littérature ni tradition figée ou routinière, ni subjectivisme facile, ni fuite devant la nouveauté, ni droite, ni gauche mais les seules oeuvres authentiques, il nous restera encore à demander comment accorder les mouvements contraires dans une aire d'universalité. Et si elle venait sa réponse serait : par la faute de qui l'Atlantique n'a pas encore disparu ?

Charles ATALA

1. H.M.H., Montréal — Seghers, Paris, 1968.
2. La Patrie du 24 Juin 1884.
3. Alsatia — 2^{ème} édition — Paris, 1973.
4. Librairie académique Perrin — Paris, 1966.
5. « Le Roman français depuis 1900 », P.U.F. — Paris, 1979, p. 103.
6. op. cit.
7. Le Monde du 20 Juin 1980. C'est nous qui soulignons.
8. « Les écrivains français d'aujourd'hui ». C'est nous qui soulignons.

Commentaires

Cher monsieur Atala,

Je commencerai d'abord par citer votre citation de Goethe : « Toute littérature éprouve périodiquement le besoin de se tourner vers l'étranger » pour vous dire que si on faisait la recension des auteurs d'ici qui se sont tournés vers l'étranger pour écrire leurs livres, on en sortirait un peu surpris. Je pourrait commencer par le Baron de la Hontan, enchaîner avec des auteurs du dix-neuvième qui n'aimaient rien mieux que d'imiter les Français, en venir à Paul Morin qui, semble-t-il, ne connaissait que la Grèce et la France pour en arriver à des contemporains comme Godbout, Anne Hébert et d'autres. Mais tout cela est bien vain. Qu'a-t-on besoin de se tourner vers l'étranger pour être écrivain ? Et on n'est pas nécessairement régionaliste parce qu'on situe ses histoires dans son sol natal. C'est justement, à mon avis, une bonne façon, si on a du talent, de devenir universel. L'exemple de Faulkner me vient à l'esprit. C'est son coin de terre natale qu'il a décrit, livre après livre. Pendant de nombreuses années, on le lui a reproché, pour finir par comprendre que son régionalisme était bien plus universel que celui de d'autres écrivains qui avaient voyagé et le laissaient savoir. Cette question de l'ouverture aux autres, à mon avis, est bien secondaire.

J'ai lu il y a bien des années Pierre de Boisdeffre et je le respecte comme écrivain. Mais je vous dirai que Pierre de Boisdeffre, ou un